

NOUVELLE – STAGE VENISE 2017

A LA FAVEUR DES ETOILES

Par *Hélène Laly*

Dimanche

J'ai l'impression que tout a commencé ce dimanche soir. Mais je me trompe peut-être. Disons-donc que *pour moi* tout a commencé ce dimanche soir.

Elle a poussé la porte, d'abord d'une main, puis d'un léger coup d'épaule. Elle l'a laissée se refermer dans un claquement sec, aidée par le vent qui s'engouffrait en courbes larges dans le café. Elle est restée un moment à cligner des yeux en secouant son imperméable. J'ai simplement pensé : *C'est elle*, avec la certitude irrationnelle, quasi enfantine que cette inconnue était celle de mes rêves d'homme solitaire. Tête de belette, museau pointu, elle n'était pas vraiment jolie. Pas le genre sur lequel on se retourne en murmurant *beau brin de fille !* Et Dieu m'est témoin qu'il en passe de belles plantes à Venise. Sa jupe trempée de pluie collait sur ses cuisses. Comme elle me faisait face, je ne voyais pas le reste. Mais j'imaginai des fesses aussi bien dessinées que ce qu'elle me laissait voir. Elle a regardé autour d'elle. Plusieurs fois, tout en continuant à cligner des paupières. Elle semblait chercher quelqu'un. La déception faisait une ombre autour de ses lèvres. Du comptoir d'où je l'observais, je lui ai fait signe de s'asseoir. D'un geste ample. Pour l'encourager. Elle avait besoin de l'être, je le sentais intuitivement. Si j'avais osé, je serais allé vers elle pour lui prendre la main et l'accompagner à une table. Celle qu'elle voulait. La salle était presque vide. Après vingt-deux heures, Venise dégorge ses touristes vers les hôtels. En trios murmurants, quelques vénitiens s'attardaient autour d'une grappa.

Elle s'est assise. À quelques pas du comptoir. *Finalmente !* ai-je pensé. Elle a posé son imperméable sur une chaise, a croisé ses mains sur ses cuisses dans un geste simple. Comme une enfant sage. Cela m'a ému. Probablement mon côté féminin, comme dirait ma mère qui s'étonne toujours d'avoir donné vie à garçon trop timide, trop gentil, trop doux, pas assez ambitieux, pas assez viril. Mais là, à cet instant exact, j'ai balayé ma mère pour les jambes de l'inconnue.

D'où j'étais, je les voyais. Fines, parfaites. D'un mouvement bref, elle a dénoué ses cheveux cachés sous un chapeau mou. Cela a déclenché une cascade aux tons marron. Son visage a semblé s'adoucir, mais l'ombre autour de sa bouche tenait la garde. Et ses yeux en alerte

continuaient de guetter alentour. Elle a levé le bras pour attirer mon attention. Inutile. J'étais tendu vers elle. Mais elle n'avait rien remarqué.

- Un bicchiere d'acqua frizzante, per favore, con un po' di limone.

Elle l'a dit avec un léger accent. Française. Touriste, donc. J'étais un peu déçu. J'aurais préféré qu'elle soit vénitienne. Je lui ai répondu en français.

En déposant le verre près d'elle, j'observai ses mains. Aucune bague. Mon cœur s'en félicita. Ses paupières baissées étaient deux coques de bateau. J'avais envie qu'elle me berce.

Mon service était terminé. Je n'assurais pas la fermeture ce soir-là et n'avais donc aucune raison de rester. Il n'était pas dans mes habitudes de le faire. J'étais un élément discipliné, mais en aucun cas zélé. Un peu comme à l'école. Scolaire mais pas brillant, *un looser* disait mon père, qui aurait aimé avoir conçu un vrai mâle. Mon parcours professionnel - cinq ans passés au Basego, un *hôtel bar Cichetteria Caffè* situé près du Campo San Toma - était à mon image : propre et sans vrai relief. Ma vie était aussi lisse que les fauteuils du bar. Je ne connaissais de l'amour que ce que j'en lisais dans les romans. Car j'aime lire, autre singularité désapprouvée par mon père. Quand je parle d'amour, je parle du vrai, celui qui sauve, le rédempteur, qui vous attrape par les cheveux et vous tire vers le haut. Je pressentais confusément que cette femme pourrait être ma libération.

J'avais oublié mon ciré chez moi. Je sortis en courbant la tête sous la pluie fine. Je me retournai. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, la femme leva la tête. Nos regards se croisèrent. Le sien vint se poser bien au-delà, fixant la nuit noire. Le mien absorba une fois encore l'image de l'inconnue.

J'habitais à deux pas, Calle dei Volti. L'image me suivit jusqu'à chez moi, gravit avec moi les deux étages, franchit la porte, et ne me quitta pas quand je me déshabillais pour me coucher. Elle m'accompagnait encore quand je m'endormis.

Pour la première fois, je me sentais riche.

Lundi

La pluie avait tout nettoyé. La façade du Basego semblait repeinte. La journée promettait d'être pénible. Un de mes collègues n'était pas venu travailler. Nous n'étions que trois dans une salle bondée. Malgré la saison basse, les touristes étaient encore nombreux. Une sorte d'urgence fébrile électrisait le bar.

Elle ouvrit la porte au moment où son image s'était terrée dans un coin de ma mémoire. Plus une table disponible. Des valises encombraient les allées. Les chaises restées vides

débordaient de paquets, de manteaux et d'écharpes. Elle resta un moment à observer la salle. Comme si une ligne invisible l'empêchait d'y pénétrer. J'allais lui faire signe qu'il restait un tabouret près du bar, quand elle se dirigea d'un pas mécanique vers une table à quelques mètres du comptoir.

L'homme qui l'occupait avait un journal ouvert devant lui, à plat sur la table. *Il gazzettino di Venezia*. Les miettes de sa brioche tombaient sur les feuilles. De l'index, il les repoussait. Il leva la tête quand elle fut à un pas de lui. Son visage n'exprima rien. Ni joie, ni surprise. Ils restèrent un moment sans parler. Je la voyais de trois-quarts. Lui me faisait face. Mince, les cheveux coupés très courts, le front mobile. Un homme plutôt beau, avec de la classe. Elle avait attaché ses cheveux. En queue de cheval. Cela lui donnait un air de très jeune fille. Au moment où je m'approchais pour prendre sa commande, j'entendis l'homme lui demander :

- Pourquoi êtes-vous venue ?

Son français était parfait, mais un léger accent italien le trahissait.

- J'étais là hier soir. Je vous ai attendu longtemps. Vous m'aviez dit que vous descendiez dans cet hôtel.

- Je ne vous avais pas dit de m'y rejoindre.

Ils se turent quand je fus à deux pas.

- Un verre d'eau fraîche, s'il vous plaît. Avec une rondelle de citron.

Elle s'était exprimé en français.

La voix de l'homme se fit ironique, dure :

- Cette manie de boire de l'eau, uniquement de l'eau !

- Pourquoi ce ton déplaisant ? Que vous ai-je fait ?

Il ne répondit pas, se leva. Il était très grand. Elle, restée assise, semblait fragile. Le visage relevé, elle attendait un signe, la bouche légèrement ouverte. En vain. Ses mains reprirent leur place, croisées sur ses genoux. Lui ne laissait rien paraître. Ni émotion, ni ennui. Il se pencha un peu, lui frôla la joue de la main. Geste imprécis qui n'expliquait rien.

- J'ai une semaine chargée, vous le savez. Je n'ai pas vraiment de temps à vous consacrer. Nous pouvons dîner ensemble un soir, si vous le souhaitez. Je ne sais pas encore quel soir. Nous avons le temps. Je ne pars pour Milan que dimanche prochain.

Elle reste silencieuse. Elle attend. Je devine qu'elle espère autre chose, une parole qui la ranime, la réchauffe.

- M'écoutez-vous, Lise ?

- Je vous écoute Sandro, mais je n'aime pas ce que j'entends.

Il a saisi son manteau, son porte-documents et ses gants. Déjà il s'éloigne.

- Ne venez pas ce soir, c'est inutile. J'ai des réunions toute la journée. Je rentrerai tard, très tard. Je n'aurai pas envie de dîner, ni de parler. Je vous téléphonerai quand je serai plus disponible. Bonne journée Lise. Et nourrissez-vous autrement qu'à l'eau et au citron. Vous avez encore maigri. Vous savez que je déteste les femmes maigres.

Le voilà parti. Quelques enjambées et sa silhouette mince a disparu. Je me suis approché. J'ai posé mon plateau sur la table d'à-côté. J'ai plié le journal resté ouvert. Lise ne semblait pas me voir. *Son coeur est probablement très loin d'ici*, me suis-je dit. J'ai glissé le verre d'eau devant elle.

- Puis-je vous être utile à quelque chose ?

Ma question incongrue devrait la faire réagir. Mais elle ne bouge pas, semble ne pas m'avoir entendu.

- Me trouvez-vous maigre ? dit-elle enfin.

Mardi

Mon collègue n'est pas revenu travailler. Grippe aigüe, huit jours d'arrêt. On m'a demandé si j'acceptais de le remplacer demain. Le mercredi est mon jour de congé. J'ai dit oui, pourtant. En même temps, j'ai songé que Lise n'a pas bu son verre d'eau hier. Elle est partie sans payer. Je ne l'ai pas retenue.

Tout a semblé s'éteindre après son départ. J'ai détesté ce lundi qui n'en finissait pas de mourir. J'étais devenu la bougie qui s'essouffle, le voilier qui s'affale, la rive qui s'éloigne. Oui, sans qu'elle le sache, j'étais devenu celui qui attend. L'homme solitaire et un peu timide que j'étais deux jours avant n'était plus une barque échouée puisqu'il avait trouvé son ancre, mais une barque ballotée sur les vagues de son désir.

Ce matin je respirais mieux. Après deux heures d'affluence qui ne me donnaient le temps de penser à rien, la salle s'est vidée peu à peu. La pluie est revenue. Légère et tenace. Vers seize heures, le ciel a pris cette teinte de craie qui rend Venise si belle. La pluie est devenue audacieuse. Elle a envahi la calle en torrents furibonds. Je pensais à Lise. C'était doux et triste à la fois. J'étais amoureux d'une image. C'était un sentiment inconnu. Amoureux. Moi. Au creux de mon être, quelque part à l'endroit où l'âme humaine se cache, l'écho répétait

inlassablement : *je suis amoureux*. Cette musique silencieuse me donnait envie de pleurer, de sortir sous la pluie, de devenir à mon tour un élément liquide.

Elle a poussé la porte au moment exact où je souhaitais me dissoudre dans la lagune. Son chapeau cachait son visage. Quelle était donc la couleur de ses yeux ? Comment pouvais-je ne pas le savoir, là, maintenant, moi qui m'étais donné à cette femme ? Comment oser prétendre éprouver de l'amour pour quelqu'un dont les yeux restent un mystère ? De quoi donc étais-je tombé amoureux ? Tombé, oui, le mot était juste. De sa façon de croiser les mains comme en supplication ? De son visage étrange de femme-belette ? De cette manière si particulière d'observer le monde comme une exclue ?

- Je vous apporte un verre d'eau fraîche ? Avec une rondelle de citron ?

Elle m'a souri. Un sourire d'automne. Éclatant comme le rouge des feuillages, et triste comme une saison qui s'achève.

- Nous pourrions peut-être remplacer le citron par l'orange ?

J'avais la gorge asséchée. J'aurais voulu répondre, mais mon cœur amoureux jouait du tam-tam sur mes cordes vocales. Aucun son ne sortit. Je lui fis un signe de tête. Elle avait dit *nous* ! Je mis du temps à préparer le verre. Mes mains tremblaient, l'orange s'en échappait. J'avais dix ans, j'avais cent ans.

- Je vous ai apporté quelques biscotti. Pour accompagner l'eau.

Elle sourit de nouveau. Ses yeux étaient gris. D'un gris tendre d'ardoise qui se mouille. Puis elle passa un index songeur sur un des gâteaux.

- Vous me trouvez donc trop maigre. Vous aussi.

Mercredi

Il me fallait économiser mes forces. Aujourd'hui, je faisais à la fois l'ouverture à la place de mon collègue, et la fermeture.

La veille, Lise était restée longtemps à attendre derrière les vitres humides l'apparition de la silhouette mince. Finalement, elle avait mangé les gâteaux que je lui avais déposés. Par petites touches. On aurait dit un oiseau au bord d'une fenêtre. Je lui avais apporté un journal. Il resta plié. Elle paraissait suspendue hors du temps. Quand était venu le moment de la fermeture, elle avait semblé s'éveiller d'une longue léthargie.

- Il est tard. Voulez-vous que j'appelle un bateau-taxi ?

Elle m'a souri de nouveau, comme à un ami très proche retrouvé après une absence.

- Je veux bien. Je n'habite pas loin, mais il est tard en effet.

Je l'ai accompagnée jusqu'au bord du canal. Je l'ai aidée à monter en me penchant vers elle. Je n'oublierai jamais l'odeur mêlée de bergamote, d'iris et de santal qui s'échappait de son col. Je lui ai chuchoté : *il viendra probablement demain.*

Jeudi

Le garçon de café s'est trompé. Sandro n'est pas venu. Je suis restée toute la journée à attendre. Attendre sans rien faire. Juste à regarder les gens entrer et sortir du bar. À les envier aussi. Ils paraissaient tous si sûrs d'eux ! Leur vie ne semblait pas couler entre leurs doigts comme fait la mienne. Ils avaient un but, un vaporetto à prendre, un proche à accompagner à Santa Lucia. J'ai détesté cette femme qui s'est assise à deux tables de moi. Elle me ressemblait un peu : elle attendait, elle aussi. Nous étions comme deux femmes de marins guettant le retour de leur homme. Le sien est arrivé très vite. Il l'a prise par la taille, l'a embrassée goulûment, en écrasant sa poitrine du revers de sa veste. Elle a eu un rire animal. Jamais personne ne m'a embrassée de la sorte. Il ne s'agit pas de baiser, d'ailleurs. Plutôt de morsure. Oui, c'est cela, l'homme l'a mordue en marquant son territoire. Elle a eu ce rire sorti des entrailles en signe d'allégeance.

Moi, je suis la femme dont le marin s'est perdu en mer. L'horizon vide et gris ne me parle pas.

Je ne peux pas m'empêcher de revenir au Basego. C'est une sorte de douce folie. Une force impérieuse qui me pousse à entrer. Le Basego et Venise! Que j'en ai rêvé ! J'ai imaginé tant de scénarii aux fins heureuses : Sandro me prenant dans ses bras, Sandro me chuchotant *Je ne peux pas vivre sans vous*, Sandro me pressant de rassembler quelques affaires *Dépêchez-vous Lise, je vous emmène au bout du monde.*

Je suis seule. Mes rêves eux-mêmes ont fui. Aujourd'hui encore je pousserai la porte du bar. Le garçon au visage familier me fera signe. Cette connivence entre nous me permettra d'avancer, de m'asseoir, d'attendre.

Elle a franchi le seuil d'un pas rapide. J'étais très occupé derrière le bar, mais j'ai pris le temps de m'arrêter et de lui sourire pour l'aider à franchir la zone délicate qui la sépare des vivants. Mon cœur jouait sa propre partition de tambour et cymbales. Je l'entendais cogner au creux de mes tympanes et je n'en finissais pas de me trouver heureux. Elle a enlevé lentement son manteau et m'a fait un signe très doux. Les mains légèrement levées, paumes tournées vers le sol, que j'ai traduit ainsi : *Ne vous hâtez pas, j'ai tout mon temps, hélas, vous ne le*

savez que trop, j'ai devant moi cette journée blanche et lisse. Je suis le chasseur à l'affût. Un chasseur sans gibier.

J'ai eu envie de courir vers elle, de lui murmurer comme un secret : je suis là, reposez-vous.

Vendredi :

Le bar allait fermer. Mes collègues posaient les chaises tête en bas sur les tables, pressés de rentrer chez eux.

Le plus jeune a une épouse qui l'attend, et un bébé de trois mois qui perturbe ses nuits. Il s'affaire, le visage souriant malgré la fatigue, ses pensées volant déjà vers la femme et le petit. Je jalouse un peu sa vie d'homme accaparé par les siens. Une confidence qu'il m'a faite dernièrement me revenait : *Elle ne s'endort jamais sans que je la prenne d'abord dans mes bras.*

Lise n'est pas venue. Ma journée n'a été qu'un long désir. Sursaut à chaque mouvement de la porte. Le cœur qui s'envole et retombe plus bas. Je suis épuisé.

Ma plainte suinte : *Lise n'est pas venue. Lise n'est pas venue.*

J'ai repassé en boucle le film du jeudi. Elle était presque belle, hier. Robe aigue-marine, chapeau posé crânement sur ses cheveux relevés en chignon. Grâce délicate du cou ployant sous l'attente. Femme-belette devenue cygne.

Je tournais autour de sa table, aimanté. Amant de cœur. J'attrapais au vol les regards échangés entre mes collègues, leurs coups de coude, le sourire gouailleur du plus âgé. Je m'en moquais. On ne pouvait rien me reprocher. Je respectais à la lettre les avertissements du patron : service irréprochable, tenue impeccable, efficacité redoutable. Mais j'y incorporais une mystérieuse chorégraphie amoureuse qui me rapprochait d'elle, me permettant ainsi de l'effleurer, la respirer, la posséder.

Hier, le verre d'eau, le quartier d'orange et le journal étaient apparus sur la table sans qu'elle ne me demande rien. Aux commissures des lèvres, son sourire d'automne s'était dévoilé.

Que dire ? J'étais heureux. J'aurais aimé arrêter le temps.

Je l'avais vue à un moment prendre son téléphone. Elle avait parlé longtemps, la bouche dissimulée par sa main gantée de blanc. Elle paraissait plus calme ensuite. J'en avais été content sur l'instant. Je réalisais à présent que cette longue conversation à visage presque caché ne pouvait s'être faite qu'avec Sandro. La brûlure que je ressentis me coupa le souffle. Il devenait évident qu'elle n'était pas venue aujourd'hui car ils avaient rendez-vous. J'essayais en vain de chasser les visions érotiques qui prenaient vie contre ma volonté. C'était insoutenable. Je prétextais un mal de tête tenace pour quitter mon service plus tôt.

Dehors la nuit noire a tout enveloppé. A la faveur des étoiles, je cherchais les rues sombres pour m'y perdre. Je marchais. Tête égarée. Cœur déchiré. Mes pas s'accordaient à ma plainte. *Lise m'est à jamais perdue.*

Je passai la nuit à marcher. Ombre parmi les ombres.

Samedi

Au petit matin, je me suis réfugié au bar de l'hôtel. J'avais froid. J'étais mal. Abandonné. Dépossédé. Mes collègues me trouvèrent une mine épouvantable. Je prétextais la persistance de ce mal de tête qui m'avait permis de fuir la veille. On me proposa de rentrer. Tout plutôt que me retrouver seul chez moi. J'arguais que le samedi était une journée chargée. Elle le fut. Le bar était une ruche dont le bourdonnement parvint à endormir ma peine. Vers dix-sept heures, tandis que les contours de San Toma s'effaçaient dans la nuit, il entra. Sûr de lui. Il choisit la même table. À quelques pas du comptoir. À quelques pas de moi.

La porte s'est ouverte. Avec précaution, sans que je l'entende se refermer. Je ne l'ai pas encore vue que je devine déjà sa présence. Lise m'a souri avant de se tourner vers lui pour le rejoindre.

- Je vous trouve ici par hasard ? Vous deviez m'appeler.

- Ne m'en voulez pas Lise. J'ai tant eu à faire cette semaine.

- Je ne vous en veux plus Sandro.

Lise a insisté sur le *plus*. Tandis que je m'approche, elle dégrafe sa veste. Ainsi donc, ils ne se sont pas vu de la semaine ! Je n'ose pas la regarder. Lui se tourne vers moi.

- Un café serré et une brioche. Et vous Lise ?

Elle ignore sa demande, me regarde, sourire d'automne affleurant au coin des lèvres :

- Citron plutôt qu'orange, sans biscotti, ce sera parfait.

Le front de Sandro s'est froissé de petites rides.

- Vous semblez avoir pris vos habitudes. Laissez-moi deviner... Non ! Ne me dites pas que vous avez passé la semaine ici à m'attendre.

Il a un rire sale. Désagréable. Derrière le comptoir où je prépare leur commande, je n'entends pas la réponse de Lise. Je vois ses mains qui s'animent un instant puis reprennent leur position habituelle. En apportant la commande, je note les cernes bruns sous ses yeux. Ils attendent que je m'éloigne pour parler. Heureusement les chaises autour d'eux se sont remplies. Tandis que je m'affaire, j'essaie de saisir leur conversation. Des mots me sont volés par le bruit ambiant. Des bribes me parviennent distinctement :

- A quoi bon continuer Lise ? Vous savez aussi bien que moi que ceci ne mène à rien.

Silence.

- Pourquoi ne répondez-vous pas ? Que pensiez-vous que j'allais vous offrir ? Vous n'êtes qu'une enfant idéaliste. Une rêveuse. Il n'y a aucune place pour le rêve dans ma vie, vous le savez. Aucune.

- Vous n'avez pas toujours tenu ce discours, Sandro. Je n'aurais jamais pu vous aimer d'ailleurs si vous n'aviez montré que ce front buté d'homme satisfait.

J'ai posé un peu brutalement la tasse de thé sur la table d'à côté. Quelques gouttes sont tombées sur la nappe. Je les observe à la dérobée. Lui semble pressé d'en finir. Il regarde sa montre avec insistance, sort son portefeuille.

- J'ai changé mon billet. Je prends le train de ce soir.

- Ce soir ? Nous aurions pu rester ensemble dimanche. Nous aurions pu nous promener dans Venise. Vous aimiez tellement les flâneries improvisées autrefois. *Montrez-moi ce que vous connaissez de plus beau Lise*, disiez-vous. Vous souvenez-vous que vous me disiez cela ? Cela me faisait rire. Je me moquais de vous : *Vous parlez de la vie comme d'une femme qu'on farde. Pour vous la vie est une putain qui se vend mal. Pour moi c'est une page qui reste à écrire.* Que nous étions sots ! J'aurais dû comprendre dès ce moment-là que notre relation n'irait pas loin.

Sandro baisse la tête.

- Je dois vous laisser. Il faut que je regagne la gare. Mon train est probablement à quai.

- Vous avez raison Sandro, courez prendre votre train. Vous êtes effectivement un homme bien sérieux, vous êtes ... vous êtes un homme de projections financières, de chiffres et de ratios. Oui, je suis idéaliste, je bois le vent, j'hume l'air pour deviner s'il va pleuvoir, et alors ?

Lise s'est levée. Elle lui fait face. Les cernes accentuent l'ardoise de ses yeux. Ils brillent des larmes qui se pressent sans sortir.

- Mon amour pour vous n'a été qu'un malentendu.

Déjà elle a franchi la porte et s'est estompée dans la nuit noire. Aujourd'hui, c'est lui qui reste assis.

Un an plus tard...

L'hiver est passé. Les premiers jours, je guettais le visage de belette, j'espérais un miracle. Chaque claquement de la porte du bar résonnait dans mon cœur malade. Puis j'ai fini

d'espérer et j'ai réintégré le tableau sans relief de ma vie. J'en étais sorti par erreur, je payais cher la note. Cela s'est fait petit à petit, par touches convulsives. Lise est devenue l'arc fantomatique de mes nuits désespérées.

Printemps, été, automne s'évaporèrent sans que j'en prenne conscience. Être malade d'amour, c'était donc cela, cette décoloration du temps. Et je n'aurais pas su dire si je la préférais à ma vie antérieure.

Avec le retour de l'hiver, des premiers brouillards, de la bruine et du froid, Venise me rendit intacte l'image de Lise, à croire qu'elle ne pouvait prendre consistance que dans les sursauts de l'Acqua Alta. Ses mains sur les genoux, cette façon de rester en deçà de la vie, ses yeux aux reflets palpitants, tout revenait.

Pourtant quand la porte s'est ouverte avec cette hésitation particulière qui m'avait tant chaviré l'an dernier, je n'y ai pas pris garde. J'ai juste remarqué un léger sursaut entre mes collègues, le coup d'œil appuyé de l'un d'eux en ma direction. C'est le parfum mêlé de bergamote, d'iris et de santal qui a ranimé cymbales et tambour dans mon cœur endormi.

Je pivote vers la porte.

Ses yeux se posent sur moi comme en terre reconnue, m'interrogent, me palpent, me soupèsent. Je les sens me parcourir, me toucher, prendre connaissance, s'éloigner, revenir, se poser, s'attarder, repartir dans une palpitation d'oiseau effrayé, me picorer, revenir encore, tisser des liens, jeter des ponts, s'accorder à la musique de mon cœur en tempi acérés, puis se poser enfin, définitifs.

A l'aplomb de mon front, ils s'accrochent aux miens.

Je suis plein du mystère tonitruant d'aimer.